

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 38

Artikel: Les remueurs
Autor: Fort, Gaudry Le
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201497>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A LA PINTÉ

Nouvelles d'Extrême-Orient.

Premiers jours d'août 1904. — Dans certain village du vignoble, dont le nom figure avec honneur sur maintes poudreuses bouteilles. Il est huit heures du soir. A la *Croix-Fédérale*, peu à peu, l'un suivant l'autre, arrivent les habitués, qui s'installent à leur table accoutumée, la grande table carrée du milieu. Ce sont le syndic, l'assesseur, le régent, le taupier et Marc Borloz, un vigneron propriétaire. M. le régent lit, à haute voix, dans la *Revue*, les dernières dépêches envoyées du théâtre de la guerre.

Et ces messieurs commentent.

Le taupier, très bavard, chose peu commune chez ces honorables fonctionnaires, « tient pour les Japonais ». Et il péroré bruyamment.

— On dira ce qu'on voudra, c'est des rudes petits gaillards; ça n'a peur de rien. Ça va de l'avant. Et puis les officiers, il n'y a pas à repiper, c'est des hommes. Oku, Kuroki, voilà des généraux. Ils savent ce qu'ils veulent, c'est pas des bracaillons.

M. le régent, dont la sœur est institutrice chez le prince Trombinoskof, maréchal de la noblesse d'un gouvernement du centre, subit, sans doute, l'influence familiale.

— Voyez-vous, taupier, évidemment les choses se présentent sous un aspect défavorable aux Russes. Je n'essaierai pas de le nier, Kouroupatkine se laisse battre... Mais, si j'en crois certains renseignements particuliers (*ici M. le régent prend un air mystérieux, son front s'embrume de soucis quasi-diplomatiques*) que je ne peux pas dévoiler absolument. Le généralissime exécute un plan des plus sérieux dont le résultat sera l'écrasement de son adversaire... l'écrasement, messieurs, ni plus... ni moins...

Le syndic opine du bonnet, tandis que le pintier, qui a quitté son office pour écouter la petite conférence du digne pédagogue, s'écrie :

— Je le croirais presque. Autrement, ce ne serait pas naturel.

— Pourquoi ne serait-ce pas naturel? Y a-t-il, dans les lois de la physique ou de la chimie un paragraphe indiquant qu'il est de la nature même du monde et de ses phases que les Russes écrasent les Japonais, ou *vers-versa*, comme dit le taupier. Je l'ignore, ces messieurs aussi, mais nul ne s'insurge, sauf le chasseur de derbons.

— Bah! bah! ces histoires de plans, c'est des dzanlies. Il n'y a pas plus de plans que dans mon œil. Il est f..., voilà tout. Et c'est bien fait!

Cela dit, le taupier vide son verre énergiquement.

M. le syndic intervient.

— Vous allez un peu loin, taupier. On ne peut pas ainsi souhaiter le mal à des gens qui ne vous sont rien... Voyons.

Il parle lentement, pesant ses paroles. Diable! Comprenez bien: que le taupier dise des bêtises, l'importance n'est pas excessive et ses combourgeois n'en auront pas moins confiance dans son art de pincer les derbons; mais, en revanche, que M. le syndic formule quelque jolie énormité, l'affaire est toute autre. Une « incontinence de langage » — comme dit le gouvernement russe — peut avoir des suites désagréables pour un homme politique. Monsieur le syndic est sur ses gardes. La mésaventure du colonel Audéoud — toutes proportions gardées — lui a mis la puce à l'oreille. Et Sylvie, madame la syndique, qui est une femme de sens rassis, peu favorable aux batoilles et aux cotterds, l'a maintes fois chapitré à ce sujet.

— Jean-Louis, tiens ta langue au chaud.

Pense tout ce que tu veux, mais ne le dis pas. Un mot en entraîne un autre. Les gens vous tirent les vers du nez... Oh! je sais bien que tu es un tout malin, mais n'empêche qu'il faut te veiller... Je n'aimerais rien entendre redzipeter par le village: « Monsieur le syndic a dit ceci, monsieur le syndic a dit ça ». Il y en a long comme un doigt et les gens y mettent le bras tout entier.

De telles paroles, dont la sagesse est indiscutable, ne laissent pas d'impressionner le digne magistrat qui, le plus souvent,

Imite de Conrart le silence prudent.

* * *

Marc Borloz a des idées spéciales sur la question russo-japonaise. Ces idées sont un peu tumultueuses. Non pas que ce brave homme n'ait une intelligence très convenable, mais il est allé à Lausanne, ce matin, et ma foi, vous savez, le *Vaudois*, la *pinté Besson*, la *mère Peytrequin*, les *Messageries*, les occasions, le bon vin, la liberté relative, — puis-que la Julie n'était pas là — tout cela a quelque peu embrumé le cerveau de Marc Borloz.

— Ceci, dit-il, ce n'est plus ça. Il ne s'agit pas de croire... parce qu'enfin... les Russes, n'est-ce pas... c'est des gens comme des autres... les Japonais aussi... Ils sont jaunes, et puis après, n'est-ce pas. Alors, vous comprenez... moi, par exemple, si j'étais Kouroupatkine... je me retournerais brusquement...

Ici, l'assesseur, qui, jusqu'à présent, imitant le syndic, a opiné par signes, simplement, éprouve le besoin de placer un mot...

— Comment? Se retourner? Vers qui?

— Oh! alors, si tu ne comprends pas ce que je dis, j'aime mieux me taire...

— Mais non, explique...

— Ta, ta, ta. Il ne te faut pas te f... de moi. Je ne suis pas d'hier.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... C'est comme ça et pas autrement.

Marc Borloz a le vin méchant et l'assesseur qui connaît ce détail psycho-physiologique juge à propos de ne pas insister. D'ailleurs monsieur le syndic tâche à détourner la conversation.

— On dit qu'il a grêlé du côté d'Orbe.

— J'ai lu ça dans les papiers, affirme l'assesseur... L'avez-vous lu, monsieur le régent?

— Oui et j'ai rencontré, hier, un de mes collègues, posté dans la région. Il paraît que les dégâts sont considérables.

— Vingt mille hommes... murmure Marc Borloz, qui n'a entendu que l'adjectif et pense aux pertes des Japonais.

— Quoi, vingt mille hommes, s'étonne le taupier. Es-tu fou?

— Il n'y a pas de fou qui fasse. C'est vingt mille hommes. Les papiers l'ont dit...

— A Orbe?

— Comment à Orbe?

— Oui, à Orbe... la grêle.

— A Orbe... la grêle... Mais décidément vous vous f... de moi. Qu'est-ce qui parle de pareilles gandoises? C'est bon, c'est bon! Amusez-vous avec d'autres, j'en ai assez...

Cela dit, il vide son verre, le remplit à nouveau avec ce qui reste dans sa chopine, boit, paie et part en grommelant contre « les tagués, qui veulent se croire plus malins que les autres et qui sont plus bêtes que des pots. »

Personne ne relève le compliment, mais cette petite scène tragi-comique a jeté un froid. La pintière donne sur une chaise, le pintier donne sur un banc; l'assesseur bâille, le taupier taille une allumette pour faire un cure-dents, le syndic regarde la pendule...

— Il est temps de se réduire, dit-il. Faut se lever demain à bonne heure pour moissonner

en Chênes... Allons, bonsoir à tous, bonne nuit...

Et comme dans la chanson de Malborough, chacun s'en va coucher.

LE PÈRE GRISE.

Parias.

Un Congrès international de dermatologie siège actuellement à Berlin. On s'y est occupé, l'autre jour, de la lèpre.

Voici, à ce propos, quelques détails intéressants sur la situation des lépreux à Bombay, ville où cette triste maladie existe à l'état endémique.

Ces infortunés sont cantonnés à Byculla, un quartier de la ville, une sorte d'asile qui leur est consacré et où logent aussi les aveugles, les infirmes et les vieillards.

Tout ce monde habite des cellules de six pieds sur cinq, dont il leur est défendu de sortir pour aller dans la rue. On ne leur fournit ni lit, ni meubles, seulement deux livres de riz par jour et trois morceaux de bois pour le faire cuire; quant au vase, ils se le procurent s'ils peuvent. Si la police les surprend à mendier dans la rue, on leur supprime le bois pour plusieurs jours. Aucun médecin ne les visite. Chacun les fuit, y compris leurs plus proches parents. Leur horrible infirmité, qui fait tomber les doigts des mains et des pieds, ne laisse à la place que des moignons informes et demi-paralysés, inspire, à tout le monde, une invincible répugnance. Et néanmoins, ces gens se marient entre eux; on rencontre dans leur asile de malheureux enfants qui sont les leurs et chez lesquels la maladie, qui ne pardonne pas, ne se déclarera que vers l'âge de quinze ans.

Discretion. — Entendu dans le chemin de fer:

— Dis-moi, tu sais, ce que je viens de te dire, pas un mot à personne. Le type qui me l'a raconté m'a bien recommandé de n'en parler à âme qui vive!

— Aie pas peur; je serai aussi discret que toi.

Les avantages de l'esprit. — C'est bien agréable d'avoir de l'esprit, faisait l'autre jour quelqu'un, on a toujours quelques bêtises à dire.

Sans soucis. — Un dicton persan dit: « Celui qui n'a pas de fortune n'a pas de crédit; celui qui n'a pas une femme soumise n'a point de repos; celui qui n'a pas d'enfants n'a point de force; celui qui n'a pas de parents n'a point d'appui; celui qui n'a rien de tout cela vit exempt de soucis. »

Les remueurs.

Le morceau suivant date de 1812. Il fut composé par un jeune Français, Gaudy Le Fort, qui était en pension dans une maison bourgeoise de Genève. Nous le reproduisons, non pour railler le parler de nos amis les Genevois, mais pour montrer que beaucoup de leurs idiotismes se retrouvent dans le langage du canton de Vaud.

Quel est donc ce fracas qui, dès l'aube naissante, fait retentir ici la cloison frémissante? Pourquoi cette poussière et ces ais ébranlés? D'où partent ces clameurs et ces coups redoublés?... D'un bras ferme aussitôt ébranlant la sonnette, J'appelle à mon chevet la servante Jeannette: — D'où viennent, s'il vous plaît, ce tumulte et ces coups si furieux qui frappent ces lambris [cris]? Et pourquoi dès l'aurore un pareil tintamarre? — Monsieur, dans la maison l'on a les remueurs...

Les *remueurs*! ce nom dans mon âme frappée, Je l'avoue excitait les plus vives frayeurs.

Enfin, à tout hasard, muni de mon épée, Je me rends au salon... Glaces, écrans, flambeaux, Fauteuils et canapés, commodités et bureaux, Tout était culbuté. « Mon Dieu, dis-je en moi-même, Ce n'était point en vain que, dans ma crainte extrême, Un noir pressentiment venait me tourmenter : La maison est pillée, il n'en faut plus douter! »

Puis, passant du salon à la pièce voisine, Par le bruit attiré j'arrive à la cuisine.

Qui vient s'offrir alors à mes yeux ébahis ?

Le croiriez-vous, messieurs ? la dame du logis, La piquante Fanny, ma jeune et vive hôtesse. Une coiffe de nuit couvre sa blonde tresse ; Sa robe est retroussée et sous un court jupon D'un bas bien étiré brille le fin coton ; Du plus vif incarnat sa joue est enflammée ; De sa gauche elle tient, elle agite un torchon, Et du balai poudreux dont sa droite est armée, Elle ordonne, elle suit les vastes mouvements Qui font gémir ces murs jusqu'en leurs fondements.

— Allons, dit-elle à l'un, d'une voix animée, *Ebaragnez* ici, jetez là du *resson* ; Avec cette *panosse* écorez ce *pochon* ; Prenez ce pot de *greube* et trempez ces *pates* ; Enlevez des *tablas* ces *petolles* de *rates* —

A l'autre : Eh bien ! voyons, sans tant *patenocher*, Rangez-moi ce *péclet* que je vois *brelancher* ; Reclouez ce *tileau* qui va tout de *bisiquie* ; Et vous, Jeannette, allons, pour vous *émoustiller*, Sur cette *pétrissoire*, il faut vous *aguiller*...

Bon ; d'un coup d'*époussoir* ôtez ces *rauferies* ; Près de ce *benaiton*, que vous-je *bambiller* ? — C'est un *guindre* entouré d'un tas de *trueries*. — Suffit, redescendez ; *avantez* ce *coissin* Cette *casse* est gâtée, il faut chez le *magnin* La porter ce *lanbot* ; ah ! l'ennuyer *négocie* ! Tout devrait être fait depuis que je *bragose*, Mais avec ces *patets*, j'en ai jusqu'à demain...

Et comme j'approchais, ma pétulante hôtesse : — Ah ! monsieur, pardonnez si dès le grand matin, Dans cet appartement tout est mis en *cupesse*, Tout est *ecalabré*, mais j'ai les *remueurs*... A ces mots, la gaieté succède à mes frayeurs ; En contant à Fanny ma *burlesque* épouvante, J'excite un ris léger sur sa bouche avenante, Puis je cours, tout joyeux, rengainant mon fer nu, Achever à loisir mon somme interrompu.

GAUDRY LE FORT.

Au jardin d'Eden. — Voilà deux jours déjà que s'y pressent les Lausannois et qu'on y accourt de tous les coins du pays. Jamais *exposition d'horticulture* ne réunit plus de merveilles, disposées avec plus de goût, dans un cadre plus splendide. Ici, pas la moindre hésitation ; les visiteurs sont unanimes dans l'expression de leur contentement, de leur admiration. Et si vous leur demandez ce qui leur a plu le mieux, ils répondent invariablement : Tout !

Et c'est bien ça, allez ! Ce qu'il y a de mieux à l'exposition de Monthenon, c'est... c'est *tout* !

On courieu qu'a bouna leinga.

N'è pas du houa que lài a dâi courieu dein lo mondo, que sâi dâi fenne àobin dâi z'hommo, et l'è 'na maladi que lài dânt *incurabla*, prâo su que l'è po cein qu'on ne pâo pas s'ein d'érablouna. Et pur que s'on s'è trâove d'è couète cliaiu cor, vo trossant la tita avoué tot cein que no demandant, qu'on n'a pi lezi de dere « papet » eintre dou Lè dzein vo d'iant que l'è Eve que l'a z'uva la première, cliaiu *tiuriosità*, et destra forta oncora, du que l'a messa à tote s'è felhie ; l'ira onna maladi que s'è ramasse, et ma fâi, vo sède prâo : lè z'hommo l'ant volliu allâ trâo pri et quauque z'ons l'ant z'uva assebin.

Ein avâi ion pè Riô... — mè rappelo pas mè de quin Riô — que l'avâi lo sobriquet de Founet. L'avâi on mor poueintu, dâi z'orollie asse groche que cliaiuque dâi bourrisquero, dâi gets quemet dâi falot de pousta ; grand nâ, minçolet, po pouai founa pertot. L'étâi pardieu bin batsi, câ dein tote lè serraille fourrâve son nâ, contre ti lè galandazo pliaquâve s'è z'orollies,

dè couète tote lè bornette on vayâi s'è gros gets. Avoué cein forta leinga. Se l'avâi z'u on bocon mè de cabosse, n'arâi frêma que ci tadié étâi ion de cliaiu minna-mor de pè lo tribunat. Savâi tot cein que s'è passâve : se la Luise boudâve son hommo, se Sami frequeintâve adî sa Sabine, se la Julie l'avâi zu son boun'arni, se la Marienne bèvessâi adî ein catson, et quand cougnessâi oquie, s'è dèpâsive de lo taboussi, tant que binstout lè z'agasse lo bouêlâvant desso ti lè d'etâi dau velâdzo.

On coup l'a èta attrapâ. Diab' einlèva se n'ètâi pas bin fâ !

L'avâi apèçu que la sadze-fenna ètâi z'uva vè la Jeannette de la Fordze d'avau. Adan ie va po fère asseimblieint de fourgonna à l'einto de la fordze, ma n'îre rein que po savâi se lo tire-mondo aminnerâi on valet âo bin onna felietta. Ma fâi s'eimpacheintâve on bocon et va âovri la porta dau pâlo ein faseint état d'è dèmandâ on' uti à eimprontâ. Mâ lo martsau que s'è mousâve prâo cein que voliâve ci l'acutaire, lo laissa pas passâ lo pas de porta et vint lài r'èpondre à l'allaie. S'ein va, ma pas on quart d'haora apri, m'einlèvâi se ne repassâve pas son mor de tsin po dere que rapportâve l'uti.

— Atteinds-tè vâi, s'è peinsè d'insè le martsau, vu prâo tè bailli, assoutsâre de la mètsantce ; te sari bin attrapâ. Revin lài pi !

Adan, ie va preindre dou galès petits cafons dèzo sa gouda, lau z'attatse à tsacon onna bèguina po catsi lè z'orollie et lè cutse bin adrà dein on bri.

Duve menutes apri, Founet r'arrevâve.

— Lo poustillon a-tè passâ ? que fâ âo martsau qu'îre saillâ et que restâve d'èvant l'ottô.

— Na.

— A propou, è-tè on valet âo bin 'na fellie ?

— L'è dou besson, vin vâi vère.

Lo fâ eintrâ dein lo pâlo d'amon iò l'avâi met lo bri, âovre on bocon lè rideaux, iò l'irant lè dou caion, que couclhivant doûta lau bèguine avoué lau piaute et que fasant dâi mene de caïen.

— Vouâite-vâ ora, quemet sant galé, que lài dit ein riseint, tandu que l'antro ètâi tot motset dau tor qu'on lài avâi djuvi.

— San-tè galé, mè valets, oi âo bin na ? Ha... a... a.

— Eh ! mè peinsè, repond Founet que retrovâve sa leinga, san tot plliein galé, et pu que te pâo pas lè renyl, câ resseimblant trâo à lau père z'et mère.

MARC A LOUIS.

L'heureux homme ! — Un capitaliste sentant approcher sa dernière heure fait appeler un pasteur.

— Recueillez-vous, mon frère, lui dit l'ecclésiastique. Vous allez comparaître devant le tribunal de Dieu, où vous aurez à répondre de vos mauvaises actions...

— Oh ! celles-là, interromp le moribond, il y a beau temps que je les ai vendues !...

Privilégiée. — Je suis bien contente de ne pas savoir l'allemand, disait, l'autre jour, une fillette.

— Et pourquoi ?

— Parce que si je parlais l'allemand, je ne me comprendrais pas.

Un homme qui sera pleuré. — Je viens de faire mon testament, disait à quelqu'un M. Ernest P... J'ai légué toute ma fortune à ma femme, à la condition qu'elle se remariera tout de suite. De cette façon, je suis sûr qu'il existera au moins un homme qui regrettera ma mort.

Coûteuses rencontres.

Un de nos docteurs s'étonnait du silence prolongé d'un de ses meilleurs clients.

« C'est curieux, pensait-il, voici bientôt un an que ce vieux pot cassé de R... ne m'a pas fait demander. Jamais encore il n'est resté si longtemps sans souffrir d'un bobo plus ou moins imaginaire. »

Il y a deux mois, il rencontre son infidèle client.

— Hé ! bonjour, mon cher monsieur R..., et puis, comment va ?

— Toujours parfaitement, comme vous voyez. Lundi, cependant, à la suite d'un souper un peu trop copieux, j'ai éprouvé quelque pesanteur d'estomac.

— Diable ! diable ! fait le médecin, ne plaisez pas ; avec votre tempérament, ceci peut devenir sérieux... Ménagez-vous ; croyez-moi, ne mangez pas trop.

— Merci, docteur, je suivrai vos conseils. Au revoir ; mes respects à madame, s'il vous plaît.

Ils se quittèrent.

Quinze jours après, nouvelle rencontre ; nouveau dialogue.

— Ah ! voilà ce cher M. R... Enchanté de l'heureux hasard, fait le médecin. Eh bien, avons-nous suivi l'ordonnance que je vous ai prescrite ?

— Quelle ordonnance ?

— Vous savez bien, il y a quelque temps, je vous ai dit de vous ménager, d'être modéré dans vos aliments

— Ah ! c'est vrai !... j'avais oublié. Ma foi, docteur, c'est égal, je me porte comme un charme.

— J'en étais sûr. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Lundi, M. R... eut quelque surprise en recevant un petit compte de vingt francs pour deux consultations.

Jeudi, M. R... aperçoit son docteur qui venait à lui, la mine souriante et la main tendue, pour lui demander des nouvelles de sa santé, sans doute.

A cette vue, M. R... passe vivement sur l'autre trottoir : « Je me porte bien, docteur, je me porte parfaitement bien, merci ! »

Nous découpons l'avis suivant dans le *Journal de Morges* :

AVIS

Madame Requet née Blanc, 10, Grande Rue, demande une cheminée pour fumer les mauvaises langues qui causent sur son compte.

Le **Grand cirque national suisse** a débuté hier soir, le jour même de son arrivée. Il y avait foule. On aime les cirques, à Lausanne, les bons et beaux cirques, entendons-nous. Or, le *Cirque national suisse* a la juste réputation de tenir l'un des premiers rangs parmi les établissements semblables. Voilà pourquoi son succès est partout assuré et pourquoi il fait salle comble à chaque représentation. Il n'en faut pas plus pour entraîner le public.

Et malgré tout cela, le *Kursaal* ne désemplit pas.

— Comment cela se fait-il ? demandez-vous.

Hélas, c'est tout simplement que les spectacles de Bel-Air sont si variés et, dans ce moment-ci, particulièrement, si intéressants, qu'aucun ne croit devoir se refuser ce plaisir, sous prétexte que, la veille, il est allé au cirque, le matin, à l'Exposition des Beaux-Arts et, l'après-midi, à l'Exposition d'horticulture.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.